

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURRIER DES THÉÂTRES : Reprise de l'AIEULE au théâtre de l'Odéon; la FANCHONNETTE au théâtre de l'Athénée. — LITTÉRATURE : THÉRÈSE (suite et fin), par M. Ludovic Duperche. — MOSAIQUES ROSES. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE, toilettes de printemps.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Paris a fini par se mettre en train. — La dernière quinzaine de février. — Ce que sera le carême. — Les fêtes du monde. — Les nouvelles modes. — La toilette de la marquise de Canisy. — Le monde artiste. — Le carnaval à Nice. — Le concert de Mme la vicomtesse Vigier. — Le bal de la préfecture. — Le bal des courses. — Une fête costumée. — Les bouquets de Mme Duluc. — Une concession de jeux à Nice. — La république de Monaco. — La république du Val d'Andorre. — Ce qui manque à Bagnoles-de-l'Orne. — La république en Espagne. — Les concerts du carême. — La messe de Beethoven à l'église Saint-Eustache. — La Caisse des écoles. — Une nouvelle crèche à la Glacière. — Le concert de Mme Martin Robinet. — Les Théâtres font des recettes fructueuses. — Le « Premier Jour de bonheur » à l'Opéra-Comique. — Mlle Marie. Roze à Lyon.

N'avions-nous pas raison de dire que Paris se mettrait en train quand on y songerait le moins? Il en est ainsi du plaisir depuis quelques années. On attend à la dernière heure, et puis tout d'un coup tout s'anime, non-seulement dans les grands salons à la mode, mais encore dans les salons artistes et bourgeois. Cette dernière quinzaine de février a été des mieux remplies; on avait hâte d'en finir pour commencer dignement le carême, qui sera très religieusement suivi. Les horreurs de la Commune et le double martyre des otages et de Mgr Darboy ont donné à la religion chrétienne une nouvelle splendeur. Les églises sont encore plus

suivies que les bals et le bois de Boulogne; on a tant à demander à l'Être Suprême en faveur de la France rançonnée et amoindrie! On a tant à prier pour tous ceux qui ont payé leur dette à la patrie sans la sauver, hélas!... que le cœur a besoin de la rosée bienfaisante de la prière pour oublier et espérer.

Nous parlerons donc des solennités du carême dans notre prochain courrier, comme nous parlons aujourd'hui des fêtes du monde.

Par où commencer?... Il y en a tant et tant à citer.

Le dimanche 26 février, grande soirée chez la marquise de Gontaut-Saint-Brancard, dans son splendide hôtel de la rue Saint-Dominique. Il y avait assaut de toilettes nouvelles et de bon goût, entre autres une robe de vieille guipure de Venise datant de deux siècles, sur un dessous de faille bleue clair-de-lune, un bleu très pâle, blond et doré, pour ainsi dire, relevée par des bouquets de rhododendrons roses. Dans la coiffure, surélevée en édifice, un bouquet de rhododendrons roses attaché par une plume bleu pâle.

Le même soir, il y avait chez la marquise de Chanterac une soirée dansante de jeunes filles, pleine de gaieté et d'entrain.

« — On taille ici de la besogne aux notaires, » a dit la duchesse de Maillé en voyant tout cet essaim printanier de jeunes beautés. La duchesse

de Maillé est l'une des femmes les plus spirituelles de notre époque, qui perpétue largement la tradition d'esprit des d'Osmond.

Le bal de la comtesse de Montesquiou, dont l'hôtel est situé au coin de la rue de Chaillot et des Champs-Élysées, a été très brillant mardi dernier. C'était un bal de jeunes filles.

Le samedi suivant, concert chez Mme Moitessier; réunion très belle et très aristocratique, dont Mgr le duc d'Aumale faisait partie.

Le même samedi, réunion intime chez Mme de Ségur, qui recevait le comte et la comtesse de Paris.

Dimanche dernier grand dîner à l'hôtel d'Aumale.

Mercredi 18 février, grande réception à l'hôtel Czartoryski. La princesse Czartoryska avait une robe de velours noir et de très beaux diamants dans les cheveux, la comtesse de Paris avait une toilette rose, et dans les cheveux un diadème de merveilleux saphirs ayant appartenu à la reine Marie-Antoinette. Ces pierres sont d'une beauté remarquable.

M. Eugène Chapus, qui nous fait très souvent concurrence dans le *Sport*, à propos des nouvelles modes qui font leur apparition dans les grands salons parisiens, et qui s'y connaît en bon goût et en toilettes féminines tout aussi bien que nous, nous donne dans son dernier courrier de la *Vie à Paris* les renseignements suivants :

« De nouvelles modes s'accusent. Les robes se font longues, amples et plus unies, ou du moins, les ornements à petits motifs sont remplacés par des draperies et des dessins d'un plus grand genre. La belle marquise de Canisy portait jeudi soir, chez Mme Heine, une de ces robes nouvelles. Elle était en satin noir, avec une première jupe ornée d'une quille de dentelle noire brodée de jais montant jusqu'à la hanche. Sur cette première jupe tombait une très longue robe s'étalant en traine et se drapant très artistement de côté, en se relevant sur la quille de dentelle noire. Cette robe flottante était d'une suprême élégance, ornée d'une haute dentelle noire brodée de jais, en rapport avec la quille de la première jupe. Le corsage était agrémenté de la fameuse collerette avec dentelle de jais qui s'adapte si parfaitement aux robes drapées. »

Ajoutons ceci aux détails donnés par M. Eugène Chapus, du *Sport*, c'est que cette toilette de satin noir, richement ornée d'une dentelle brodée de jais, rentre dans la catégorie des costumes Henri II, dont nous avons déjà parlé et dont nous reparlerons encore.

Mentionnons encore la fête de Lucullus, donnée

à l'hôtel Gunsburg mercredi 12 février. On a dansé jus qu'à quatre heures du matin et soupé deux fois : à minuit et après le cotillon. L'élite de la société israélite et de la colonie russe parisienne assistait à cette première fête, qui doit se renouveler dans quinze jours.

On danse aussi à Versailles, et le général Paturel a donné un bal où fusionnaient les jolies toilettes et les uniformes de distinction. On a cotillonné jusqu'au jour.

Les jeudis parlementaires de la duchesse de Bisaccia sont très suivis. La droite y est toujours au grand complet. On y cause politique et choses du monde.

Lundi 17 février, grand dîner chez Mme Alphonse de Rothschild, en l'honneur du comte et de la comtesse de Paris. Le prince Czartoryski et la princesse, née d'Orléans, assistaient aussi à ce dîner, qui a été suivi d'une brillante réception.

Le mercredi 19 février, on a joué la comédie, fait de la musique et dansé chez M. et Mme Edmond Périer, rue de l'Arcade.

Ce n'est pas tout.

Parcourons le monde artiste.

Le mardi 11 février, grande soirée musicale, littéraire et théâtrale chez M. et Mme Richault, boulevard des Italiens. M. Richault marche en tête des plus intelligents et des plus aimables éditeurs de musique. Parmi les artistes qui se sont fait entendre, citons Mme Charlotte Dreyfus, qui a fait entendre sur l'orgue-harmonium d'Alexandre un nouveau morceau de *Martha*, qui a produit beaucoup d'effet et qui a été très applaudi; Nathan, qui fait soupirer et chanter son violoncelle et lui donne l'expression touchante et rêveuse de la voix humaine; Jules Lefort, qui a toujours vingt ans et qui chante mieux qu'à vingt ans, car sa voix a conquis toute l'ampleur et toute l'autorité du talent; Mlle Brunetti, qui module ses trilles comme une fauvette qu'elle est; et M. Des Roseaux, qui a été des plus amusants dans de spirituelles chansonnettes.

La grande attraction de la soirée était une charmante comédie jouée par Mme Richault, la maîtresse de la maison, et par M. Gouget, du théâtre du Châtelet. Cette comédie est d'un homme de talent et d'esprit qui ne signe son nom que dans la *Revue des Deux-Mondes*, depuis qu'il occupe une position administrative. Elle est intitulée : *Un Oncle d'Amérique*. Mme Richault a été charmante comme toujours. Il est impossible de mieux dire et d'être de meilleure compagnie. M. Gouget a très bien rempli son rôle d'Américain; c'est un excellent acteur, qui donne une

valeur réelle à chaque rôle qu'il crée. Le théâtre du Châtelet l'apprécie autant qu'il mérite de l'être.

La soirée musicale de Mme Charlotte Dreyffus Alexandre, rue Godot-de-Mauroy, dans laquelle plusieurs de ses élèves se sont fait entendre, a été des plus intimes et des plus charmantes. L'excellente organiste n'est pas seulement une artiste de premier ordre, mais encore un savant professeur, dont la méthode opère des miracles. On retrouve dans ses élèves la grâce, la mélodie et le sentiment qui la caractérisent.

Et le carnaval?...

Pauvre carnaval parisien!... Il n'existe plus qu'aux bals de l'Opéra, et tout le monde ne peut pas y prendre part. Ils sont loin ces bals splendides du ministère de la marine et du ministère des affaires étrangères, où les plus grandes dames de la Cour concouraient pour la beauté, l'élégance et la magnificence. La promenade carnavalesque du bœuf-gras est même supprimée, ce dont nous remercions la République; mais nous regrettons toutes ces belles fêtes parisiennes, qui donnaient tant d'animation à la première capitale du plaisir et faisaient prospérer l'industrie et le commerce.

Le carnaval s'est réfugié à Nice. La colonie niçoise s'en est donné à cœur-joie. La ville de Nice s'était mise en frais pour plaire aux étrangers et pour les retenir plus longtemps encore. Elle y a réussi. Elle a accordé un prix de 600 francs au plus beau char; un prix de 300 francs à la plus belle cavalcade, et un prix de 200 francs à la plus belle cavalcade à pied. Jugez de l'animation, du coup d'œil et de la foule, car toutes ces représentations carnavalesques ont eu lieu sur le cours, qui est bordé d'une immense terrasse, où l'on se jetait et se renvoyait des bouquets, comme si les fleurs ne coûtaient rien à Nice. Que de roses, de camélias, de gardénias, de fleurs d'oranger et de violettes jetées au vent! La saison, à Nice, a été des plus brillantes et elle l'est encore. Le concert de Mme la vicomtesse Vigier a laissé un souvenir ineffaçable dans la colonie étrangère.

Chacun s'est empressé de répondre à l'appel de la grande dame artiste qui voulait bien se faire entendre en faveur des pauvres. Le comte Krawoski lui a fait remettre un bouquet monté par Mme Duluc qui n'avait pas moins de 40 centimètres de hauteur. Il a fallu deux hommes pour le porter sur la scène. C'était un bouquet gigantesque tout en violettes, avec les initiales S. V. en lettres blanches, reproduites avec des fleurs de thalaspis. Mme Duluc s'était surpassée dans ce bouquet, et avait prouvé une fois de plus qu'elle

était digne de succéder à Alphonse Karr dans le royaume des fleurs. Mme la vicomtesse Vigier portait avec une grâce toute charmante le costume tout à la fois simple, riche et élégant de paysanne bernoise.

L'opéra de Bellini la *Sonnambula* a été admirablement interprété. Le ténor Montanaro a eu largement sa part du succès de la soirée, tant il a chanté avec goût et avec talent.

Quant à la vicomtesse Vigier, jamais Sophie Cruvelli, même au temps de ses plus éclatants succès, n'a obtenu un semblable triomphe. Elle n'avait jamais été plus en voix ni plus belle.

Après le premier acte, M. le maire de Nice, suivi de six conseillers, est venu offrir à la diva un bouquet remarquable surtout par le ruban blanc, aux armes de Nice, qui s'y trouvait attaché et l'a remerciée, au nom de la ville de Nice, d'avoir bien voulu mettre son beau talent au service de la charité.

Après le final du deuxième acte, le fameux bouquet du Cercle Masséna, tout en violettes, camélias et initiales de Thalaspis, sur fond violettes, présenté par le comte Krawoski, l'un des membres du Cercle, est arrivé, et a été suivi de plus de vingt autres bouquets.

Mentionnons aussi le bal de la Préfecture dont M. le marquis et Mme la marquise Villeneuve de Bargemont ont fait les honneurs avec une bienveillance toute aristocratique.

La foule était des plus élégantes; ce n'était que fleurs, jolies femmes, diamants, grands cordons, plaques et brochettes. Tous les officiers de l'escadre de la Méditerranée circulaient dans les salons de la Préfecture avec leurs uniformes qui tranchaient avec la monotonie des habits noirs.

Après un ambigu au champagne, M. et Mme de Villeneuve de Bargemont ont organisé un cotillon conduit par M. Freemann, qui s'est prolongé jusqu'à quatre heures du matin.

Parmi les plus belles et les plus intrépides danseuses, on a surtout remarqué Mlle Durand, en costume Louis XV, poudrée à frimas. On eût dit, en la voyant, un véritable Lancret descendu de son cadre. Mlle Rutler, en toilette paille, avec fleurs des champs, ressemblait à un bouquet de printemps; Mlle Gurney, très jolie brune, avait une toilette bleue parsemée de boutons de roses; Mlle de Cessole, une toilette cerise qui faisait admirablement valoir ses épaules d'albâtre; Mme Villeneuve Bargemont, une toilette rose recouverte de mousseline blanche, qui lui seyait à ravir.

Tels sont les renseignements que nous avons

les *Echos de Nice*, qui ne sont pas échos pour rien et qui répètent tout ce qu'ils savent.

D'autre part, une aimable Niçoise nous donne des détails sur le bal des Courses, au Cercle de la Méditerranée : la princesse Galitzine avait une robe de tulle blanc garnie de roses de toutes nuances et un bouquet de main en rapport avec la garniture de la robe ; Mme de Hoffmann, une toilette blanche et maïs, et bouquet de roses jaunes ; Mme Randouin, une toilette bleuë avec bouquet de roses blanches, attaché avec un ruban bleu assorti à la toilette : Mme Prodgeas était ravissante en toilette blanche. Quelques mots sur son individualité : Mme Prodgeas est une charmante Anglaise, qui passe tous ses hivers à Nice ; elle s'y est installée, cette année, de façon à recevoir, comme il lui convenait de le faire, et elle a donné, le vendredi 14 février, un bal costumé qui a très bien réussi. Elle s'était costumée en sorcière, rouge et noir, et elle était très belle dans ce costume fantaisiste et original qui faisait valoir toute la souplesse de sa jolie taille ; Mme Randouin était ravissante en Marie Stuart ; Mme la vicomtesse Vigier portait son costume bernois de la *Sonnambule*. Les costumes Louis XV avaient la priorité.

Il n'y avait pas que les belles dames qui s'étaient mises en frais de costumes : le prince de Schilowsky était en cuisinier ; son costume était en satin blanc et il tenait à la main une casserole remplie de bonbons qu'il offrait à qui voulait bien les accepter. Sa charmante femme était en diablesse, avec une robe rouge ornée de petits diablottins dessinés et découpés par le prince lui-même. Le baron de Kemslan était en pierrot de satin blanc, avec larges boutons de satin bleu. Mme Duluc lui avait fait un énorme bouquet de boutonnière en roses roses mousseuses, qu'il avait agrafé avec une superbe turquoise.

D'après tous ces détails précis, on s'amuse bien plus à Nice qu'à Paris, et tandis que nous avons les brouillards glacials de l'hiver et les préoccupations nébuleuses de la politique, Nice a le soleil dans tout son rayonnement printanier, escorté des plus jolies fleurs et des plus verts feuillages.

Que de bouquets ont été envoyés à Paris à l'occasion des Courses de Nice et du Tir aux pigeons à Monaco !

Les maris les plus galants et les amis les plus aimables avaient demandé aux charmantes femmes qu'ils quittaient momentanément ce qu'elles désiraient recevoir de Nice, et toutes avaient répondu : « Des fleurs?... Envoyez-nous un bouquet de *Mme Duluc*. »

Il est toujours question d'accorder à Nice une concession de jeux qui seraient organisés par M. Dupressoir, le grand metteur en scène de Bade. Est-ce vrai?... ou n'est-ce qu'un faux bruit qu'on fait courir ? Avec trois ou quatre roulettes bien organisées, la France pourrait se libérer au plus vite et s'affranchir de bien des impôts qui pèsent tout autant sur la classe ouvrière que sur la classe riche.

Chaque fois qu'on agite la question des jeux, on crie à l'immoralité, comme s'il n'existait pas des maisons clandestines où le jeu est d'autant plus dangereux qu'on ne peut pas le taxer, ni le surveiller, et qu'on se trouve dévalorisé et dépouillé par des grecs de profession.

En outre de Monaco, la République de l'âge d'or, gouvernée par des Altesses princières qui font dynastie, il y a la République du Va'-d'Andorre, qui, à l'instar de Hombourg, de Baden, de Wiesbaden et de Spa, va édifier des Casinos et des salons qui deviendront, pour ce petit Paradis retrouvé, une source féconde de prospérité et de richesse.

Une Société anonyme, pour exploiter toute la vallée de la République d'Andorre, s'est donc constituée pour tracer des routes et des chemins de fer, pour élever des hôtels, des villas, des théâtres, des cafés, des maisons, des imprimeries, pour édifier des monuments et des stations télégraphiques ; enfin, pour créer toute une ville qui n'existe pas.

Il faut des millions pour réaliser ces grands projets industriels. Les millions viendront ils vers ceux qui les sollicitent ?

C'est ainsi que nous voudrions voir se transformer la vallée de Bagnoles-de-l'Orne, qui n'est qu'à six heures de Paris, par le chemin de fer de Granville. Il y faudrait également une concession de jeux, et Bagnoles-de-l'Orne, enclavé dans deux vastes forêts appartenant à l'Etat, la forêt d'Audaine et la forêt de la Ferté-Macé, au milieu de blocs de rochers et dans un ravin de verdure, deviendrait, tant par la vertu miraculeuse de ses eaux thermales que par l'agrément de ses sites pittoresques et l'attrait de ses jeux, l'une des premières villes d'eaux de France, pouvant faire oublier les eaux d'Allemagne en les remplaçant avantageusement.

Mais le Val d'Andorre est bien autrement accidenté et sauvage que Bagnoles-de-l'Orne, qui est encadré comme un joyau précieux dans un écrin de jolis châteaux normands ; le Val d'Andorre touche aux frontières d'Espagne, c'est peut-être pour cette raison qu'on préférerait mille fois Bagnoles-de-l'Orne. Pauvre Espagne !... La voilà

comme la France, en république. Que lui en adviendra-t-il? L'Espagne de Charles-Quint a été toute aussi belle et toute aussi glorieuse que la France de Charlemagne et de Louis XIV. Toutes ces tristes épreuves que nous traversons, et par lesquelles l'Espagne va passer à son tour, apaiseront-elles la clémence divine, et la France verra-t-elle encore resplendir le soleil de Louis XIV et le drapeau de ses Rois? L'Espagne a été la cause politique et fatale de tous nos désastres et de tous nos malheurs. Il y a des solidarités sociales qu'il faut payer tôt ou tard? L'Espagne est plongée à son tour dans le cataclysme de la révolution.

Maintenant que nous sommes en carême, les concerts vont remplacer les soirées dansantes.

Retenez bien que, pour le 26 mars, il y aura à Saint-Eustache une grande solennité religieuse en faveur de la Caisse des Ecoles du deuxième arrondissement.

M. Padeloup y fera exécuter une messe de Beethoven. Ce sera très beau et très imposant, car chacun sait le succès et la valeur musicale des Concerts populaires.

On ne vendra pas les billets, mais ils seront offerts aux fondateurs et aux bienfaiteurs de la Caisse des Ecoles.

Voilà une occasion de commencer dignement son carême : c'est d'envoyer bien vite son offrande, quelque modeste qu'elle soit, à M. Carcenac, maire du deuxième arrondissement.

La Caisse des Ecoles a pour but de régénérer la société par la religion, le travail, la morale et le devoir. On ne saurait trop lui faire de propagande, car de l'éducation dépend toujours la ligne de conduite qu'on suivra plus tard.

C'est en sortant pour ainsi dire de la Crèche que la Caisse des Ecoles reçoit les petits enfants qui deviennent plus tard des ouvriers laborieux et honnêtes.

Les Crèches et la Caisse des Ecoles sont deux institutions toutes nationales et toutes philanthropiques qui mettent encore la France chrétienne au-dessus des autres nations.

Félicitons M. Marbeau, le président honoraire de toutes les Crèches, qui vient d'inaugurer une nouvelle Crèche à la Glacière, dans l'un des quartiers les plus populeux de Paris. Cette Crèche porte le nom de : « Crèche Sainte-Rosalie, » pour honorer la mémoire de sœur Rosalie, qui a été la bienfaitrice et l'ange protecteur de tout le quartier. Elle est à côté de la maison de secours des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, qui l'ont organisée par faitement avec le concours de Mme Capelle, fondatrice de la Crèche Saint-Louis-d'Antin, et auteur du premier *Manuel des Crèches*.

M. l'abbé Jourdan, vicaire général à l'Archevêché de Paris, assisté de M. l'abbé de Geslin, curé de Saint-Mélarde et du clergé de la paroisse, a donné la bénédiction à cette Crèche en présence de M. le maire du treizième arrondissement, de M. Marbeau, de la fondatrice présidente de la Crèche, des autres fondateurs et d'une très nombreuse assistance.

Les avantages que cette nouvelle Crèche va procurer non-seulement aux familles ouvrières, mais à toute la population d'aientour, ont été si bien compris que tous les berceaux sont déjà fondés et ont été installés avec une élégance presque coquette : la coquetterie de l'ordre et de la propreté. Ce qu'il y a de plus touchant, c'est de voir que les petits enfants sont venus en aide aux autres tout petits de la Crèche : les élèves de l'école ont fondé un berceau, les élèves du catéchisme un autre, et les élèves de la salle d'asile se sont cotisés eux-mêmes pour offrir un berceau et un asile à un enfant plus petit qu'eux, que la mère laborieuse dépose le matin et qu'elle reprend le soir à la Crèche en revenant de sa journée.

Quel bel exemple à suivre que celui de tous ces petits enfants s'aidant et se soutenant entre eux !..

Un berceau ne coûte *que quarante francs*. Il est fondé à perpétuité. Il porte le nom de la donatrice. Plus il y a de berceaux, plus il y a d'enfants abrités.

Que nos lectrices y songent et elles ouvriront bien vite leur bourse. Quoi !... ce n'est que quarante francs, diront elles?... Si nous l'avions su plus tôt... Avec quarante francs, nous abritons un nouveau-né que sa mère apporte à la Crèche, et qu'elle a préféré garder plutôt que d'envoyer en nourrice.

Mais où envoyer ces quarante francs ? Nous ne demandons pas mieux que de les offrir. A M. Marbeau, président de toutes les Crèches, 47, *rue Marbeau*.

Revenons aux concerts, et citons parmi les plus brillants qui viennent de s'accomplir, le concert qui vient d'être donné dans les salons Pleyel, par Mme Martin Robinet, l'éminente pianiste. Nous avons eu plusieurs fois le plaisir d'entendre Mme Robinet dans le Casino de Dieppe, pendant la saison d'été, et dans plusieurs grands salons parisiens, et nous avons été ravie de son jeu si brillant et si léger, qu'on dirait que les touches d'ivoire se détachent du clavier et qu'elles voltigent sous ses doigts. Comme compositeur et comme pianiste, Mme Robinet a conquis une place des plus distinguées parmi les artistes modernes. Cette fois encore, elle a prouvé toute son énergie mélodieuse et tout son brio dans le trio de Mayseder

et dans le quatuor de Blanc, admirablement bien secondée par MM. Norblin, Silliant et Robinet, qui fait partie de l'orchestre des Italiens. M. Norblin a reçu les plus chaleureux applaudissements dans l'*andante* du trio, dont il a dit, avec un style très remarquable et une grande pureté de sens, la principale phrase de violoncelle. M. Dairems a obtenu beaucoup de succès dans le grand air de Raymond, d'Ambroise Thomas, et Mme Blot Dermilly a dit avec beaucoup de charme et de talent deux ravissantes chansonnettes. M. Pitter a dit également avec beaucoup d'esprit des chansonnettes très amusantes.

Le concert de Mme Martin Robinet compte parmi les plus beaux de la saison.

Le monde artiste a fait beaucoup pour la saison d'hiver. Il faut lui en tenir compte. Grâce à lui, Paris a été brillant et animé, bien plus qu'on ne l'espérait.

**

Les théâtres font toujours de fructueuses recettes. Il vaut mieux être aujourd'hui directeur de théâtre que préfet.

L'Opéra-Comique vient de reprendre le *Premier jour de bonheur*, d'Auber, où Marie Roze a conquis sa réputation de beauté et d'artiste. Jamais Djelma ne sera remplacée, et jamais aucune autre ne dira ce doux chant rêveur et mystique des Djennes, comme elle savait le dire et l'exprimer. C'est que Marie Roze était à la fois la beauté, la grâce, la chasteté, la mélodie et le charme.

Marie Roze n'est plus à l'Opéra-Comique, et la nouvelle Djelma du *Premier jour de bonheur* est une autre Djelma que personne ne reconnaît. La charmante artiste est engagée au Grand-Théâtre d'Anvers. Elle veut conquérir à l'étranger la réputation qu'elle s'est faite à Paris. La Russie nous l'enlèvera, comme elle nous prend toutes nos fleurs artistiques de beauté et de talent.

Tout en étant en Belgique, Mlle Marie Roze n'en est pas moins là où l'on appelle. Elle vient d'obtenir à Lyon un succès des plus éclatants, qui aurait pu se prolonger pendant plusieurs soirées si Capoul n'avait pas résilié son engagement tout d'un coup, et n'avait pas abandonné aux pauvres le produit de la première représentation. Il devait chanter *Mignon* avec Mlle Marie Roze, et *Mignon* a dû se passer de Capoul. Elle n'en a pas été moins fêtée et applaudie.

**

Voici ce que dit le *Salut public* de Lyon, à propos de cette représentation de *Mignon* :

« Ce n'est plus la *Mignon* à laquelle les traditions de la scène française nous ont habitués ; c'est la *Mignon* italienne telle que nous l'avons

entendue chanter à Gênes, par Mlle Ricci, la fille de l'auteur de *Crispino*, mais avec son art plus consommé, plus savant, plus parfait. Mlle Roze crée à nouveau tous les rôles qu'elle joue ; en grande artiste qu'elle est, elle leur imprime toujours le cachet original de son talent. Elle n'imité personne, elle est elle-même.

» C'était la première fois hier qu'elle chantait *Mignon* avec des paroles françaises, mais le style, ainsi que la méthode, étaient demeurés italiens. Elle a dit avec une pureté et un charme indéfinissable les mélodies du premier et du troisième acte.

» Il ne faut pas s'attendre, par exemple, à l'entrain, aux espiègleries presque triviales auxquelles nos *Mignons* français nous ont habitués au second acte, Ces choses-là ne s'allient pas avec l'art pur et sérieux. Les Italiens l'ont bien compris, et ils les ont simplement retranchées ; ainsi fait Mlle Roze, et elle s'approche d'autant plus du type idéal rêvé par Goethe. »

Mlle Marie Roze a promis de retourner à Lyon jouer le *Premier jour de bonheur*, d'Auber. Heureux Lyonnais !...

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Voici venir le printemps !... Il est dans l'air, quand la nature est ensoleillée et que le ciel est bleu d'azur. On regarde les arbres dépourvus de feuillage et l'on se dit : ils vont reverdir !... Les giroflées brunes et dorées des murailles et les violettes des bois sont en fleurs. On va marcher d'espérances en espérances dans le pays des lilas et des fleurettes.

Il faut donc se préoccuper des modes printanières. Il y en a déjà. J'entends un hurrah d'impatience autour de moi.

Comment sont-elles, chère chroniqueuse ? s'écrient à la fois toutes mes lectrices.

Attendez, mesdames, vous ne saurez que très peu aujourd'hui. Ne cueillons pas les lilas de Gagelin avant qu'ils ne soient fleuris, et réservons nos actualités printanières pour la floraison d'avril.

Tout ce que je puis vous dire, c'est que les costumes sans tuniques vont faire haute nouveauté. Les robes ont plus d'ampleur qu'autrefois et sont flottantes, avec revers de chaque côté, dégageant un tablier disposé à même la jupe. Ces revers, qui emboîtent les hanches, continuent derrière en gros plis placés sous un corsage à

pointe. Les manches se font avec revers ou avec crevés.

La maison Gagelin a de ravissantes toilettes en ce genre. Nous vous les décrirons plus tard.

On portera aussi de coquets vêtements sans manches, cambrés à la taille et garnis de très hautes dentelles faisant double écharpe de Chantilly reliée l'une à l'autre par des nœuds de ruban et s'allongeant en demi-traine sur la robe. Ce sera très élégant en faille noire et en crêpe de Chine noir broché garni de Chantilly, ou en faille feuille de rose, bleu ciel, lilas de Perse, maïs et vert d'eau garni de dentelle d'Angleterre, de très haute Malines ou de point à l'aiguille. Arrêtons nos indiscretions de chroniqueuse. La maison Gagelin-Opigez nous en voudrait et fermerait bien certainement ses armoires la première fois que nous lui rendrions visite. D'autant mieux qu'elle nous a fait voir de bien jolies toilettes dignes de votre appréciation et de votre bon goût.

C'est une robe *Iza* en faille noire, avec première jupe plissée à la vieille dans toute sa hauteur et s'étalant vers le bas en éventail. Le devant de la robe, en crêpe de Chine noir broché, fait tunique écharpe, retenue du côté droit par une quille de passementerie brodée de jais, tandis que de l'autre côté elle est relevée avec des coquilles de dentelles noire, d'où s'échappent de larges coques de faille noire doublées de faille rose thé. Cette tunique en crêpe de Chine est bordée d'un effilé avec pampilles de jais. Le corsage ouvert en cœur se boutonne de côté, avec plastron arrondi sur la taille.

Puis un costume *Ninon* en faille prune et Ophélie. La première jupe est rayée devant dans toute sa hauteur, de ces deux tons de faille prune et Ophélie, avec volant prune à tête doublée de faille Ophélie, froncé au milieu et bordé d'un tout petit volant Ophélie faisant tablier. Par derrière, deux très hauts volants gradués et étagés l'un sur l'autre sont disposés dans le même genre que le volant du tablier et plissés au milieu. La tunique est de style princesse en faille prune, avec manches Ophélie terminées par un revers boutonné et un tuyauté plissé s'échappant de côté, dans ces mêmes tons prune et Ophélie. Cette tunique Princesse se rejette de chaque côté en arrière et décrit deux larges revers doublés de faille Ophélie s'attachant derrière la jupe avec une double agrafe de papillons en vieil argent oxydé. En voyant ces deux papillons artistiques, j'ai songé aux vieilles agrafes normandes que la plupart des touristes achètent dans les bains de mer du Calvados et de la Manche, et aux agrafes Louis XIII et Louis XVI de *Marc Gueyton*, l'innovateur des bijoux Chambord et des bijoux bretons,

Une écharpe en faille Ophélie, formée de plis enlacés dans ceux de la jupe et frangée d'un effilé de soie tombe jusqu'au bas de la jupe maintenue entre les deux revers par la double agrafe de papillons. Le bas de la tunique Princesse est garni d'un petit volant plissé au milieu comme les volants de la première jupe. Le devant du corsage est décolleté carré avec double rangée de boutons d'argent ciselés à jour sur un gilet de faille Ophélie se fermant également dans toute sa hauteur avec des boutons d'argent ciselés à jour.

Une robe *Manon* en faille maïs, avec garniture coquillée en fraise, doublée de faille blanche. C'est très doux et très poudré, comme vous voyez. Sur cette jupe de faille maïs tombe un voile de tulle blanc brodé de fleurs des champs faisant jupe flottante et relevé sur les côtés avec des flots de rubans maïs doublés de faille blanche se nouant en écharpe. Le corsage à la grecque est recouvert de tulle brodé de fleurs des champs, faisant garniture tout autour. Nœuds de faille maïs doublés de blanc sur les épaules.

Une toilette *Djelma* en tulle rose, avec blonde blanche brodée de jais blanc, faisant rivières de passementerie de jais sur la tête de chaque volant et relevée de côté par des quilles de passementeries de jais blanc posées sur deux écharpes de faille rose. Sur cette jupe de tulle rose, manteau de cour en faille rose garni de volants et d'entre-deux de blonde brodés de jais blanc faisant trois fois le tour de la traine en ondulations d'arabesques. Le corsage décolleté carré très bas, avec épauettes montantes, est garni également, encadré d'entre-deux de blonde et de broderie de jais blanc.

Une toilette *Thulé* en faille blanche garnie de crevés renversés jusqu'au milieu de la jupe par derrière et de petits volants devant. La tunique orientale en gaze rayée brochée est relevée avec des bouquets de rhododendrons d'un rose pâle, et dégage un tablier orné de dentelle d'Angleterre, arrondi en tablier soubrette et posé à plat.

Et un costume printanier en popeline gaze, nuance fauvette et bleu. Les volants de ce costume font haute nouveauté par leur disposition fantaisiste, car ils sont combinés et partagés dans ces deux tons fauvette et bleu. Le corsage avec revers gilet se dégage en fraise collerette de nuance fauvette doublée bleu. Les manches sont ornées d'une même fraise collerette tout le long de la couture. La jupe a un tablier composé de biais fauvette et de tuyautés bleus; et par derrière une tunique fauvette se dégageant du tablier en revers doublés bleus, avec agrafe et cordelière de passementerie fauvette et bleue.

Voilà de charmantes et nouvelles toilettes,

n'est-ce pas, qui vous feront attendre les actualités printanières, d'autant plus que toutes ces robes fantaisistes ont un parfum de renouveau.

Il n'y a pas que les robes qui tentent de se transformer. Les chapeaux en font autant. La révolution est dans l'air. Adieu les Rabagas!.. Ils ont vécu! Souhaitons-leur bon voyage.

Que n'en est-il des Rabagas politiques comme des chapeaux. Espérons que nous y arriverons.

Les nouveaux chapeaux printaniers sont de style Henri II, Henri III, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV. Nous sommes donc en pleine royauté. Mais la grande nouvelle à sensation, qui va faire bondir d'indignation MM. les sportsmen, c'est que nous leur prenons leurs chapeaux de campagne et de bains de mer.

Comment cela, nous dira-t-on?... *Mme Herst* prépare de ravissants chapeaux en paille panama et en latania, garnis de rubans et de fleurs à profusion, genre Henri III et Henri IV, rien que cela!...

Nous vous les décrirons au mois d'avril. *Mme Herst* prend date pour les Panamas et les Latanias, dont l'originalité fantaisiste et élégante lui revient de droit. On portera sur les chapeaux de paille des parterres de fleurs mélangés en bouquets et en traînes et des demi-couronnes et des guirlandes. Ne nous plaignons pas. Les fleurs reviennent en faveur après avoir été sacrifiées aux plumes. Rien n'est joli et seyant comme les fleurs. C'est ce que Dieu a créé de plus charmant, avec les oiseaux et les enfants.

En attendant les *Panamas* et les *Latanias* que vous pourrez trouver dans les salons de *Mme Herst*, 8, rue *Drouot*, d'ici le mois d'avril, nous allons vous offrir de ravissants chapeaux de demi-saison, qui serviront de transition entre le chapeau de velours et le chapeau de paille.

C'est un chapeau Henri III, en tulle vert printemps, avec bord relevé de côté, liseré de satin vert, et grand saule noir traversant la calotte attachée au sommet par une petite plume verte. Un effilé de perles blanches tombe tout autour du bord. Le tulle vert décrit un gros lien sur le chignon et tombe en deux pans derrière ou s'attache sous le menton. Ce chapeau de tulle vert était destiné à une toilette de mariage en velours noir garni de plumes de lophophore.

Un chapeau en dentelle noire et bord de velours noir relevé en diadème. La calote est chiffonnée de crevés de tulle, avec grosse touffe de feuillage

nacré, dans laquelle s'épanouit un camélia blanc voilé de dentelle. La touffe de feuillage continue en guirlande derrière avec camélia blanc de côté et traîne de feuillage nacré. Barbes de dentelle.

Un chapeau en dentelle noire, avec bord de velours noir et bande de plumes bleues frisées, d'où s'échappe une fraise de dentelle. La calote est toute bouillonnée de crevés de dentelle avec aigrette de ruban bleu sur le côté attachant un bouquet de plumes bleues faisant panache. Flots de ruban bleu et pan de ruban bleu par derrière. Barbes de dentelle.

Un chapeau en velours bleu turquoise, avec bord de plumes bleues et dentelles d'Angleterre; sur le dessus, bouquet de plumes faisant pouff et roses posées de côté sur l'oreille, en agaçante.

Un chapeau en tulle mauve garni de plumes de deux tons, mauve et pensée, avec flot de rubans de deux tons.

Et une capote à la vieille en tulle prune, ornée de faille assortie à la toilette, avec bouquet de deux plumes prune et large rose thé.

Viennent le printemps et le soleil, et vous aurez bien d'autres costumes et bien d'autres coiffures. La nouveauté va s'épanouir de toutes parts.

En attendant, je vous signale, dans les *Magasins de la Glaneuse*, une très grande occasion de splendides rubans écossais et Pompadour, de deux tons camaïeux, n° 80 (en 18 cent. de largeur), soit en faille, satin ou taffetas.

Citons en ce genre: un large ruban en faille de deux tons, vert printemps et vert d'eau. Un autre ruban clan écossais, à carreaux noirs et ponceau, teintes camaïeux glacées noires. Un semblable ruban Stuart, à carreaux glacés noirs et blanc. Un ruban en satin rayé orange et noir. Un autre satin blanc et orange. Et toute une série de rubans Pompadour à carreaux de deux tons glacés, soit lilas ou rose, avec guirlande de bouquets printaniers chinés. Tous ces beaux rubans que nous venons de faire éclore au bout de notre plume et que la Glaneuse vous offre pour ceintures écharpes, ne valent que 3 fr. 90 le mètre. C'est à ne pas y croire, car ce sont de beaux rubans tout frais et tout pimpants qui sont bien certainement

cotés à moitié prix. Il faut bien vite vous enquerir de ces rubans, 7, rue de la *Chaussée-d'Antin*. Les occasions s'épuisent vite et ne se renouvellent pas toujours. Il faut faire provision de ces beaux rubans, si avantageux à 3 fr. 90, pour la saison d'été. Ils seront charmants sur les robes de foulard Pompadour, pour retrousser les tuniques par derrière.

En outre de ces rubans à 3 fr 90, il y a d'autres rubans, à la Glaneuse, faisant haute nouveauté. Ce sont des rubans de moire ciel et feuille de rose, à double face, ayant 27 cent. de largeur. Ces rubans de moire sont destinés à des ceintures écharpes. Des rubans plus étroits, assortis de nuances, reproduiront les garnitures de la robe et du costume.

Comme actualités fantaisistes, la Glaneuse offre encore des écharpes noires brodées de jais qui font haute nouveauté sur les tuniques de faille, ainsi que les dentelles noires brodées de jais et les dentelles blanches et les blondes brodées de jais blanc.

Les mantilles espagnoles et les écharpes espagnoles reproduisent de très jolies coiffures pour sortie de théâtre et de soirée. C'est moins lourd et beaucoup plus jeune et plus élégant que la capeline. Les voiles espagnols ont aussi un grand succès, ils embellissent tout en cachant le visage. On peut se croire au bal de l'Opéra en plein boulevard.

La Glaneuse, comme vous voyez, n'est pas glaneuse pour rien, et sa gerbe industrielle est prodigieuse des nouveautés de la saison qui éclosent au jour le jour, comme de charmantes fleurs qu'elles sont. Citons entre autres : les grandes fraises Henri II, Médicis, François II, Henri IV, avec grandes manches tuyautées en rapport avec les fraises collerettes. De très jolis nœuds béarnais, Pompadour, aigrette, écharpe, cravate, Mannon, Ninon, Lydie et Cloé. Et des gants beurre frais, en peau de Suède et en Saxe, à plusieurs boutons.

La mode prend les devants pour recevoir dignement le printemps qui s'avance, et l'Union des Indes envoie déjà *franco* sa collection d'échantillons de foulards printaniers à qui lui en fait la demande. Des arrivages importants, venant en droite ligne de Chine et de l'Inde, se succèdent dans son comptoir franco indoustan, 1, rue *Auber*, en face le nouvel Opéra. Qu'y a-t-il de nouveau, nous dira-t-on?... Beaucoup de foulards chinés, de foulards à pois, de foulards aquarelles, de foulards Pompadour, de foulards rayés, de foulards unis dans toutes les teintes les plus variées, claires et foncées. Des crêpes de Chine rayés, brochés

et unis, et des crépons de l'Inde dans toutes les nuances à la mode.

Le crépon de l'Inde, qui n'est pas très connu et qui le sera beaucoup cet été, est un splendide tissu ayant le grenu du crêpe de Chine, tout en offrant plus de résistance et plus de solidité; il est velouté, nacré, souple comme du cachemire et in chiffonable. Nous pouvons même ajouter, avec expérience du tissu, qu'il est inusable. On en fera des costumes complets et de très belles jupes pour les tuniques polonaises, les tuniques Princesse et les vêtements Marion de Lorme, en cachemire noir pur de l'Inde, brodés ou sontachés, qu'on portera au printemps. Il n'en coûtait pas plus à l'Union des Indes de faire venir des Indes mêmes des tissus indigènes en cachemire unis qu'elle fait broder à Paris et disposer en costumes, en vêtements et en confections, d'après les modes nouvelles.

On trouve donc à l'Union des Indes, non seulement les plus beaux foulards de l'Inde et les étoffes les plus nouvelles comme impression et actualité, mais encore de magnifiques tissus de cachemire noir uni, tout ce qui se fait de plus beau. D'après les modes qui vont paraître l'Union des Indes va éditer de nouveaux modèles que nous vous décrirons le 15 mars.

Avec les robes Princesse à demi-traine qu'on va porter au printemps, le cachemire des Indes est indispensable. La robe Princesse ne supporte pas la confection. L'Union des Indes tient aussi comptoir de cachemires qu'elle fait venir directement, sans le concours d'aucun intermédiaire, ce qui lui permet de les donner à très bon compte. A partir de 500 fr. et 800 fr. on a un très joli cachemire, avec dessins inédits et nouveaux. Les anciens cachemires sont bien démodés. On en fait des robes de chambre. La femme intelligente et économe sait tirer parti de tout, elle dépense moins d'argent tout en étant riches et elle peut doubler ses aumônes.

Les bals du printemps sont toujours les plus charmants. Après le carême on dansera. La maison *Gagelin-Opigez* rêve déjà des toilettes inédites et nouvelles qui vont donner aux robes de bal un relief inattendu; ce sera imprévu et charmant, on n'aura jamais vu cela. Quoi donc?... Attendez!... Si l'on vous avait dit: « Vous allez porter un peigne extraordinaire qui, par ses proportions gigantesques, va s'appeler *peigne Girafe*, vous auriez souri d'incrédulité en vous écriant: C'est impossible!... notre chère chroniqueuse nous fait là des contes roses. Et pourtant le *peigne Girafe* s'est produit tout d'un coup et vous l'avez accepté sous le nom de *peigne Espagnol*, ce qui est exactement la même chose. Peigne Girafe ou peigne

Espagnol, qu'importe!... Il est à la mode, il fait fureur et, ce qui mieux est, il est élégant et seyant. On se demanderait tout naturellement où l'on placerait ce grand peigne d'écaïlle étalé en feuille de palmier si les chignons étaient restés flottants dans le dos; mais avec la nouvelle mode des coiffures surelevées en échafaudage, comme du temps de Marie Antoinette, il fallait absolument un peigne pour soutenir et couronner l'édifice, et si la fabrication des peignes d'écaïlle n'eût pas trouvé le peigne Espagnol, ou *Girafe*, elle en eût inventé un autre, parce qu'il le fallait absolument. Le peigne Espagnol n'est donc que la conséquence des coiffures actuelles.

Il complète la coiffure et lui donne grand air. Où le trouver, nous a-t-on déjà écrit?... Dans toutes les villes de province, madame; nous sommes très convaincue que ce peigne Espagnol est déposé chez les premiers coiffeurs, soit en écaïlle blonde transparente et dorée comme un rayon de soleil, soit en écaïlle brune jaspée de deux tons, ni plus ni moins que les rubans à la mode. Quant aux dessins, il y en a toute une variété, soit à feuilles d'écaïlle unies ou gaufrées, soit à jour comme une guipure de Venise, soit avec arabesques ou bien avec perles, nattes, nœuds, créneaux et diadème. Mais qu'importe le dessin, la forme du peigne Espagnol ne varie pas. A Paris, le peigne Espagnol n'est pas que dans une seule maison. Il est partout. Il vous attire à chaque beau magasin et semble vous dire: « Regardez-moi!... Je suis le peigne Espagnol, vous savez, ce fameux peigne dont on parle tant. Je suis très grand, n'est-ce pas?... Eh! bien, j'ai la prétention d'entrer dans les nouveaux chapeaux printaniers ». Il n'y a donc pas à discuter avec le peigne Espagnol. Il faut l'accepter.

On nous a encore posé cette question: Avec les coiffures étagées en coques et en crépés, peut-on se poudrer?... Très certainement si la poudre va bien. Il faut alors se poudrer à blanc et demander à la maison Violet son excellente poudre parfumée à la Maréchale, ou, si on le préfère, de la poudre toute blonde ou pailletée d'or.

A propos de la maison Violet, que la *Gazette Rose* patronne d'une façon toute spéciale comme la première maison parisienne, mais encore européenne, et dont la réputation s'étend à l'étranger et au-delà des mers, parlons de la visite que l'ambassade Japonaise a faite à la fabrique de parfums de la maison Violet. Son Excellence Iwakoura était accompagnée du premier secrétaire d'ambassade, M. Shiouda, et d'une grande partie de son personnel. La visite a duré près de trois heures. L'ambassadeur, qui est doué d'une rare intelligence et d'un esprit d'observation très pratique,

s'est intéressé à tous les détails de la fabrication. Les questions qu'il posait à chaque instant montraient que ce n'était pas dans un simple but de curiosité qu'il interrogeait, mais qu'il voulait s'initier au procédé lui-même, le comprendre, le faire étudier pour en faire profiter son pays. Le premier secrétaire qui lui servait d'interprète parle français comme un Parisien. Dans les explications qu'il transmettait à Son Excellence, il employait presque toujours des mots anglais pour exprimer les termes techniques, ce qui prouve que la langue industrielle du pays commence à se former en empruntant aux idiômes européens les mots dont elle manque. La plupart des personnages de la suite de l'ambassade sont jeunes. Ce sont les élèves les plus distingués des écoles japonaises, envoyés en mission pour apprendre la civilisation et l'industrie européenne. Ils étaient très attentifs et prenaient de nombreuses notes.

L'usine Violet est sans contredit la plus importante de toutes les usines de parfumerie. L'outillage mécanique est le plus complet et le plus perfectionné. Chaque branche de la fabrication a ses ateliers spéciaux. Tout y est méthodiquement classé. Le travail s'y poursuit de la façon la plus rationnelle et la plus économique.

L'attention de l'ambassade avait été attirée sur la maison par les produits qu'elle expédie directement au Japon, mais elle n'en soupçonnait pas l'importance, et l'ambassadeur en a paru émerveillé. Ils se sont enquis de tout, de la force employée, de la distribution du chauffage, du nombre des ouvriers, du chiffre de leurs salaires, de celui des affaires de la maison et surtout de ses relations avec le Japon. Ils ont paru enchantés de trouver dans les magasins des papiers de provenance japonaise directe, qui servent à revêtir certains produits, et de lire des prospectus en langue japonaise qu'ils ont trouvé parfaitement traduits.

A la savonnerie, qu'ils ont étudiée avec beaucoup de soin et d'intérêt, ils ont dit que les procédés de saponification différaient, au Japon, complètement des nôtres, et que ce n'était que depuis peu qu'on y faisait des savons avec la soude et la potasse. L'emploi des graisses pour un pareil usage a paru surtout les surprendre. Dans l'atelier de confection des savons parfumés, ils ont aussitôt reconnu le savon de Thridace et ont dit qu'on en usait partout. Des blocs de savon sont déjà préparés pour l'Exposition de Vienne. En l'apprenant, l'ambassadeur a rappelé qu'en 1867 le Japon avait figuré avec honneur à l'Exposition française; qu'il avait eu la médaille d'or pour les papiers et que, mieux préparé cette année-ci pour l'exposition de Vienne, il y enverrait de plus

nombreux produits et qu'il espérait bien y figurer avec autant d'honneur qu'en France.

En quittant l'usine, Son Excellence a exprimé très gracieusement tout l'intérêt et le plaisir qu'il avait pris dans cette visite si bien remplie, et dit qu'il en emporterait un bon souvenir au Japon, qu'il n'aurait jamais pensé que l'industrie de la parfumerie pût posséder des établissements aussi considérables et aussi parfaitement tenus.

La maison Violet a été très honorée et très flattée de ces appréciations compétentes, et par contre, la *Gazette Rose* l'est aussi, car elle porte à la maison Violet un intérêt tout affectueux et elle est toujours très heureuse des succès qu'elle obtient.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

COURRIER DES THÉÂTRES

ODÉON. — Reprise à ce théâtre de l'*Aïeule*, drame en cinq actes et six tableaux, par MM. Adolphe Dennery et Charles Edmond.

Ce drame a été joué pour la première fois le 19 octobre 1863, au théâtre de l'Ambigu-Comique, avec un succès que justifiaient à la fois l'intérêt de l'ouvrage et son interprétation soignée. Il vient de reparaitre sur le théâtre de l'Odéon presque au moment où, de son côté, le théâtre de l'Ambigu-Comique s'empare du «*Drame de la rue de la Paix*», joué d'origine sur la scène du faubourg Saint-Germain. Cette sorte de libre échange nous paraît tout simple et tout naturel entre théâtres égaux et de genre pareil. Ainsi l'Ambigu-Comique, la Gaité, la Porte-Saint-Martin et le Châtelet ont pu tour à tour et mutuellement s'emprunter quelques-uns des ouvrages représentés d'abord sur l'une de ces scènes et rendre à la curiosité du public, soit avec une interprétation nouvelle, soit avec le principal artiste de l'ancienne distribution, telle pièce qui semblait appartenir au répertoire d'un autre théâtre. Plus d'une fois les auteurs et le théâtre ont gagné à ces émigrations de pièces et d'artistes. D'ailleurs, et depuis longtemps, les théâtres, et notamment les théâtres de drame ont changé leurs habitudes; il n'y a plus, comme autrefois, de troupes spéciales et de répertoires distincts appartenant en propre à chaque théâtre; les artistes, en passant d'une scène à l'autre, y transportent les ouvrages les plus brillants de leur répertoire. Exploitant à leurs risques et périls, les administrations de ces théâtres font leurs affaires comme elles l'entendent et cherchent ce qui leur paraît le plus avantageux.

Il n'en est peut-être pas tout à fait de même pour un théâtre tel que l'Odéon, notre seconde scène française après tout, et possédant un répertoire assez varié et assez riche pour se dispenser de faire des emprunts aux scènes secondaires; cependant il a pu se présenter des exceptions honorables.

Tout en réservant le principe, nous croyons qu'en cette circonstance le théâtre de l'Odéon ne pouvait mieux choisir, et en reprenant «*l'Aïeule*» au théâtre de l'Ambigu-Comique, il semble vraiment avoir remis ce drame à sa véritable place. C'est une des pièces des mieux faites et des plus intéressantes. Au boulevard Saint-Martin, malgré son succès, le public habituel trouvait l'ouvrage un peu froid et peut-être insuffisamment bourré de gros incidents. Il n'en est pas de même à l'Odéon où cette action, si dramatique dans sa simplicité, permet aux auteurs le développement des caractères, le jeu des passions et la finesse des détails, toutes qualités justement appréciées par les spectateurs lettrés d'outre-Seine, et surtout parfaitement mises en relief par les artistes de cette nouvelle interprétation.

Nous n'avons pas à re'aire l'analyse de «*l'Aïeule*» dont nous avons déjà rendu compte dans ce même journal, il y a près de dix ans; cette jalousie à la fois sénile et féroce d'une vieille femme qui la pousse à faire périr par le poison une innocente enfant, pour garder à sa petite-fille un titre et une fortune, est développée et appliquée, sinon excusée avec une habileté et un intérêt saisissant et croissant d'acte en acte. Enfin, indépendamment du talent caractéristique et varié de chacun des artistes chargés des divers rôles, la reprise de «*l'Aïeule*» n'eût-elle servi qu'à fournir à Mme Marie Laurent une création nouvelle d'un genre spécial et l'occasion d'une splendide interprétation, elle aurait sa légitime raison d'être et nous n'aurions qu'à l'approuver. Mme Marie Laurent à l'origine jouait le rôle de la duchesse; elle a repris celui de l'aïeule créé par Mme Alexis, du théâtre du Vaudeville. Ce rôle sinistre, dans son fanatisme d'orgueil nobiliaire et d'amour maternel, prouve une fois de plus la merveilleuse souplesse de talent de l'artiste éminente qui a prêté la vigueur de son jeu et son énergique puissance à tant de créations hors ligne. Ici cette force et cette passion exubérante ont fait place à une composition froide et concentrée. Du fond de son fauteuil où l'âge et la maladie retiennent captive la vieille marquise, elle domine l'action, et c'est dans le regard aux sombres lueurs que se révèle le feu de la passion et qu'il faut chercher le secret de sa haine. C'est une composition étrange et terrible qui, dans sa simplicité même, produit

un effet d'émotion et de terreur indicibles. Il y a là, pour le spectateur, et nous pouvons le dire pour les artistes, une étude singulière et intéressante d'un talent aussi varié qu'étendu. En perdant quelques-unes des allures mélodramatiques de sa première interprétation, le drame a gagné encore en vérité au jeu plus contenu de ses nouveaux interprètes : Brindeau, Georges Richard, et Mmes E. Broisat, Regnard et Baretta.

ATHÉNÉE. — Reprise de *la Fanchonnette*, opéra comique en trois actes de MM. de Saint-Georges et de Leuven ; musique de M. Clapisson.

Le charmant opéra comique repris mardi par l'Athénée est assurément le meilleur de Clapisson. Représenté pour la première fois au Théâtre-Lyrique le 1^{er} mars 1856, il inaugura brillamment la direction de M. Carvalho, et pendant plusieurs mois ne put lasser l'engouement du public. Madame Carvalho, qui remplissait le rôle de Fanchonnette, contribua largement à son immense succès.

Il était intéressant d'entendre à dix-sept ans d'intervalle cet ouvrage qui, bien que n'ayant pas fait époque dans l'art, a eu du retentissement et a marqué la carrière d'un homme de talent. La Fanchonnette était-elle toujours la séduisante chanteuse des rues, applaudie chaque soir par les roués du Palais-Royal, ou quelques cheveux blancs argentaient-ils déjà sa chevelure ?

On sait que les transformations constantes de l'art musical, que les modifications du goût public vieillissent vite certaines œuvres, tandis que d'autres, frappées au coin de l'originalité, semblent, pour ainsi dire, emprunter au temps une nouvelle jeunesse ; on sait aussi toute l'importance qu'il y a pour une partition à être présentée dans le milieu qui lui convient ; or, il nous a semblé que cet opéra comique d'un tissu si léger, donné sur un théâtre plus vaste, où le genre tend à s'agrandir, eût peut-être paru démodé ; mais, sa bonne fortune l'a conduit dans la bonbonnière de l'Athénée. Là, sur cette petite scène, tous ces petits morceaux d'une mélodie élégante et facile, d'un style clair et gracieux, ont semblé dans leur cadre naturel ; tout a porté, tout a été apprécié et applaudi, et si quelques rides se sont montrées elles sont si aimables qu'elles ne laissent pas de plaire.

Nous ne parlerons pas de ce poème intéressant, spirituel, ingénieusement conduit, offrant des situations piquantes, et si bien approprié au talent du musicien auquel il était destiné, et dû à la plume de M. de Saint-Georges, l'un de nos plus

féconds et de nos plus heureux librettistes, car tout le monde le connaît. Quant à la musique, nous rappellerons seulement la jolie romance : « Elle était là, tremblante, émue », les couplets : « ah, ah, la Fanchonnette vous chançonnera », inspiration pleine de franchise et de gaieté, et le duo du troisième acte avec Fanchon costumée en vieille femme, petit chef-d'œuvre d'esprit, de verve et de finesse.

M. Ruelle espérant, avec raison, pour cet ouvrage un regain de popularité, l'a monté avec le plus grand soin. Montjauze a été engagé spécialement pour le personnage de Listenay, qu'il créa, et dans lequel il s'est montré excellent comédien. Mlle Daram, l'étoile de la rue Scribe, est une forte gracieuse Fanchonnette, elle s'est bien tirée de ce rôle que le souvenir de Mme Carvalho rendait si périlleux ; elle chante avec beaucoup de brio, et sa voix cristalline et mordante est fort agréable, à condition de ne pas la forcer dans les notes aiguës. Pourquoi dans la chanson « Ah! ah! la Fanchonnette », a-t-elle substitué à une rentrée originale notée dans la partition, un trait banal et sans effet ? On ne doit corriger l'auteur que pour faire mieux que lui. Les rôles secondaires sont fort convenablement tenus par MM. Galabert, Aurel, Lary, Géraizer et Mlle Marietti. Enfin les décors et les costumes ne laissent rien à désirer.

L'Athénée a trouvé enfin le succès fructueux qui semblait le fuir depuis plusieurs mois ; nous en sommes heureux pour son jeune directeur, qui a lutté avec énergie et qui, nous le croyons, redoublera d'efforts pour bien mériter de l'art et des artistes. (Revue et Gazette des Théâtres.)

LITTÉRATURE

PIÉRÈSE

(suite et fin.)

Or, souvent, sans qu'elle s'en doutât, Pierre la suivait dans ses promenades.

Se tenant caché aussi près d'elle que cela lui était possible, il épiait avec une sollicitude inquiète la direction de son regard ; il surprenait les soupirs qui s'exhalaient de sa poitrine.

Le front du jeune homme, dans ces circonstances, se plissait profondément sous l'effort d'une pensée anxieuse ; parfois jaillissait de ses yeux un regard où la pitié se mêlait à la colère ; ses ongles, alors, labouraient sa poitrine ; mais vite il se calmait, et secouant vivement la tête, il murmurait :

-- Je suis fou ! cela est impossible !

Pourtant, évidemment, un soupçon latent restait tapi au fond de son cœur.

La nuit, quand il pouvait dormir, des rêves de jalousie obsédaient son sommeil ; des voix lui criaient :

— Si le cœur de Thérèse n'est pas à toi, c'est qu'il est à quelqu'un. A qui ? Tu l'as deviné déjà.

Il s'éveillait alors en sursaut, et malgré lui criait un nom ; mais la raison répondait alors :

— Ils ne se connaissent même pas.

— Et ! qu'importe, après tout ? Ne suffit-il pas d'un regard pour que se donne le cœur d'une pure jeune fille, sans que celui même qui le possède en sache jamais rien ?

Oh ! il souffrait bien, le pauvre Pierre !

.

Un soir, comme il marchait pensif le long d'un sentier creux où l'aubépine commençait à fleurir, il entendit tout à coup deux voix joyeuses à quelques pas de lui. Relevant la tête, il vit le père Rougat et son vieil ami, l'intendant, qui allaient le croiser.

Depuis quelque temps il était devenu presque aussi sauvage que Thérèse ; mais, comme le sentier était très étroit et qu'il ne pouvait éviter les deux vieillards, il s'arrêta pour lui souhaiter le bonjour. Il allait ensuite reprendre son chemin, mais le garde-chasse l'arrêta :

— Eh ! garçon, lui dit-il, écoute donc la grande nouvelle que M. l'intendant vient de recevoir : Monseigneur sera ici dans une huitaine au plus.

Pierre se sentit frappé d'un coup violent comme si la foudre l'eût touché, et de la tête aux pieds il frissonna.

— Et ce n'est pas tout, ajouta l'intendant ; il ne revient pas seul : il nous ramène une belle comtesse, la filleule du roi, s'il vous plaît.

Quelque chose tourbillonna dans le cerveau du jeune fermier : chagrin, joie, crainte, espérance, les sensations les plus opposées se heurtant confusément en lui, il resta étourdi du choc, immobile, béant, n'entendant plus l'intendant, que la joie rendait loquace et qui continuait :

— Je m'en vais de ce pas courir aux quatre coins de la seigneurie, afin que chacun soit instruit et prépare ses habits de gala pour fêter dignement la bienheureuse journée qui se prépare. Je dis bienheureuse, car, voyez-vous, mes amis, au domaine, il faut un châtelain et il faut aussi une châtelaine. Les malheureux le savent bien ; car, quoique le comte Richard et son digne père aient toujours été pour eux comme pour tous de bons et généreux seigneurs, ils se sont bien aper-

çus, après la mort de la pauvre feue comtesse, qu'il leur manquait quelqu'un.

— Mais qu'as-tu donc, garçon ? s'interrompait-il tout à coup, s'apercevant de l'état où se trouvait le jeune homme. Te voilà justement comme Thérèse lorsque, son père et moi, nous lui avons appris la grande nouvelle, là-bas, sous son planelane.

— Rien, je n'ai rien, balbutia Pierre ; c'est le saisissement. Comme vous dites, monsieur l'intendant, tout cela est heureux, bien heureux.

Et s'éloignant brusquement, il courut au planelane.

Thérèse n'y était plus.

Alors, le jeune homme se laissa tomber là où elle avait coutume de s'asseoir. Et, les yeux fixés sur la tourelle du château, il réfléchit longuement.

Un grand jour se faisait dans son esprit.

Sa jalousie, vague jusqu'alors et incertaine, s'affermissait et se précisait.

— Mon instinct ne me trompait pas, se disait-il, Thérèse aime le comte Richard, qui sait à peine qu'elle existe. Pauvre, pauvre Thérèse ! Comment, au lieu de faire tous mes efforts pour éloigner de moi cette pensée, ne me suis-je pas tout d'abord familiarisé avec elle ? Au lieu de chercher follement à déchirer les voiles d'un passé qui n'avait pas de secret à me livrer, que n'ai-je tourné mes yeux vers l'avenir ?

J'eusse soigné la blessure de ce pauvre cœur, et la nouvelle qui nous vient aujourd'hui, qui devait nous venir tôt au tard, l'eût trouvé prêt à la guérison.

Oh ! cette guérison, à présent que je connais le mal, avec quelle ardeur je vais l'entreprendre ! Un amour de cette sorte, sans espérance ni souvenir, ne peut être qu'une fièvre du cœur qui se doit pouvoir facilement calmer. Thérèse sera ma femme ; nous quitterons ce pays s'il est nécessaire, et nous serons heureux, car je saurai lui inspirer pour moi un sentiment qui, celui-là, ne sera point un sentiment factice.

Une chose l'inquiétait.

Comment Thérèse avait-elle supporté le coup que, dans leur ignorance, son père et l'intendant lui avaient porté sans préparation et sans ménagement ?

Il savait que son saisissement avait été grand.

Mais quelles suites immédiates avait-il eues ?

Il eût donné beaucoup pour le savoir.

Mais il comprenait qu'en ce moment sa présence n'eût fait qu'importuner la pauvre fille, l'irriter peut-être, et risquer de le rendre odieux.

— Je ne la verrai que demain, murmura-t-il.

Et il rentra à la ferme.

Cette nuit, il ne dormit pas ; il la passa entière à chercher, sans trouver, ce qu'il devait dire à Thérèse ; à combiner des plans de conduite dont aucun ne le satisfaisait. Dans le recueillement de la nuit, il se rendait mieux compte que tantôt des difficultés de la mission qu'il se donnait, des précautions délicates qu'il lui faudrait prendre pour ne pas heurter douloureusement ce cœur souffrant, ni l'effaroucher.

Aussi, lorsque le matin, il sortit pour se rendre auprès de la jeune fille, était-il tout tremblant, et ce fut d'un pas hésitant qu'il s'engagea dans le sentier qui conduisait chez le père Rougat.

Thérèse se tenait debout à l'entrée du clos. Moins pâle que de coutume, elle souriait doucement ; et, pour la première fois depuis longtemps, semblait regarder ce qui l'entourait avec intérêt et plaisir.

On eût dit un de ces convalescents qui, sortant d'une longue maladie, se sentent revivre, et à qui le sentiment de leur existence est un bonheur suffisant.

Aussitôt qu'elle vit Pierre, elle s'avança vers lui et lui tendit la main.

— Mon pauvre ami, lui dit-elle, vous m'avez attendue bien longtemps. Si vous le voulez, dans un mois je serai votre femme.

La joie du jeune homme ne se saurait décrire. Non-seulement il voyait tout près de lui la réalisation de ses vœux, mais, pour y arriver, il n'avait même pas à parcourir le chemin pénible qui l'effrayait tout à l'heure : cette guérison, qu'il avait cru si difficile, elle était accomplie.

La violente secousse que Thérèse avait éprouvée avait déterminé la crise salutaire et chassé à tout jamais la folie de son cœur. Les rêves malsains s'étaient envolés et ne devaient plus révéner.

En était-il bien ainsi, cependant ?

Certes, la jeune fille le croyait elle-même, et sa détermination le prouvait. En mettant sa main dans celle de Pierre, elle se sentait calme et vaillante ; mais il en est des maladies morales comme des maladies physiques ; les rechutes sont terribles.

Au bout de deux ou trois jours, elle se sentit envahie par une tristesse plus morne encore que par le passé ; sa souffrance devint plus aiguë et plus poignante.

Cette fois pourtant, comme elle avait recouvré une lueur de raison, elle résolut de lutter, et elle ne retira point la parole qu'elle avait donnée à Pierre. Sachant maintenant ce que la jalousie peut faire endurer de tourments, elle s'efforça de lui cacher ce qui se passait en elle, et elle l'ac-

cueillit toujours avec un sourire, lui parlant avec une apparence de tendresse et de bonne humeur. Aussi, malgré toute sa sollicitude, ne s'aperçut-il de rien, et resta-t-il plongé dans l'extase des rêves bleus.

Il remarqua bien que la pâleur revenait aux joues de Thérèse, mais il ne s'en inquiéta pas ; ne fallait-il pas quelque temps avant que ce corps, épuisé par les chagrins, eût repris complètement la force et la vitalité de la jeunesse ?

**

Cependant, il est venu, le grand jour de l'arrivée du comte Richard et de la comtesse Blanche. Ce fut belle et joyeuse fête dans le pays. Après la messe d'actions de grâces, il y eut des joutes et des jeux de toutes sortes qui durèrent le jour entier. Puis on servit un plantureux festin à tous ceux qui voulurent prendre part, et, le soir, on dansa sur la pelouse, brillamment illuminée.

Fermier du comte, Pierre ne pouvait se dispenser de prendre part à ces réjouissances ; mais il fut constamment triste et inquiet : il savait que Thérèse, qui n'avait pas voulu se joindre à ses compagnes, avait été seule assez loin sur la route et qu'elle s'était cachée derrière un buisson fleuri pour voir passer Richard et Blanche. Ensuite, elle était rentrée chez son père et avait témoigné la volonté de rester enfermée : et de n'être troublée par personne.

Cela tourmentait fort le jeune homme. Cependant, le soir, à mesure que la fête approchait de sa fin, il oublia peu à peu cette préoccupation, et finit par se laisser étourdir aux manifestations de l'enthousiasme général, lequel était monté à un tel diapason que le père Rougat lui-même battait des entrechats insensés en face de la vieille femme de l'intendant, qui, de son côté, se trémoussait avec une ardeur toute juvénile.

Tout à coup, au moment où, laissant le bal à son apogée, les époux se retiraient dans leur appartement, un pressentiment traversa comme un trait de feu le cerveau de Pierre. S'enfonçant en courant dans les allées ombreuses que semblait rendre plus sombres encore l'éclatante lumière qui inondait la pelouse, sans crainte de se heurter à quelque obstacle, il s'élança vers le platane de Thérèse.

En sortant de l'épais fourré, brusquement il s'arrêta : il venait d'apercevoir sa fiancée assise à sa place ordinaire ; elle avait la tête tournée du côté du château, et semblait regarder fixement la fenêtre de la tourelle, la fenêtre de la chambre nuptiale, entre les rideaux de laquelle s'échappait un rayon de lumière. La lune laissant filtrer

sa douce lueur à travers les branches feuillues du platane, enveloppait la pâleur de la jeune fille d'une nuance bleuâtre.

Pierre eut peur... D'un bond il fut près d'elle.

— Ma Thérèse, lui dit-il doucement, vous êtes malade, et voilà vos vêtements couverts de rosée. Vous n'êtes pas raisonnable, il faudrait rentrer.

La douce brise apportait jusqu'à eux les sons de l'orchestre joyeux

Comme la jeune fille ne répondait, Pierre se mit à genoux devant elle et lui prit les mains; mais soudain il poussa un grand cri: cette main restait dans la sienne froide et inerte? Au mouvement d'effroi qu'il fit, la pâle fille glissa raide dans ses bras.

Thérèse était morte!

Chaque jour, pendant toute une année, Pierre vint prier sur la tombe de celle qu'il avait aimée. Il y avait fait planter des rosiers blancs dont il prenait soin lui-même.

Là, seulement, il trouvait un peu de calme; partout ailleurs des pensées farouches et violentes s'agitaient en lui.

Un jour de printemps, il vint à la chère tombe pour la dernière fois; et, cueillant une rose, il l'approcha de ses lèvres:

— Oh! ma pauvre Thérèse, murmura-t-il, y a-t-il quelque chose de toi dans le parfum de cette fleur? Hélas! je ne viendrai plus visiter ton dernier asile, et voilà tout ce que, de mon amour, j'emporterai dans l'exil: une rose et le souvenir. Adieu, Thérèse, je pars, il le faut. Personne ne fut coupable envers nous; je n'ai le droit de punir personne; et pourtant, je le sens, je ne puis plus soutenir une lutte qui dure depuis le jour fatal. Les sentiments de haine et de colère qui me dévorent dompteraient ma volonté; ils me rendraient coupable et indigne de te retrouver jamais dans une meilleure vie, si je restais plus longtemps sur les terres du comte Richard.

LUDOVIC DUPERCHE.

MOSAÏQUES ROSES

Samedi dernier, en l'hôtel de Mme la baronne Alphonse de Rothschild, rue Saint-Florentin, a eu lieu la première représentation de *Monsieur et Madame Jean*, saynète de salon en un acte, trois tableaux et épilogue.

Parmi les spectateurs et spectatrices: le comte

et la comtesse de Paris, les ducs de Nemours et d'Aumale, la fleur des grandes dames de Paris, et nombre de notabilités politiques et financières, les ministres de l'intérieur et des finances en tête. M. Emile Perrin assistait à la représentation.

Sa blonde pensionnaire, Mlle Reichemberg, a joué et même chanté d'une façon exquise le gentil rôle de Mme Jean. Quant à M. Jean, il était prestement représenté par la brune Mlle Chapuy, de l'Opéra-Comique, elle aussi élève couronnée de Régnier.

En somme, grand succès pour cette saynète pastorale, qui ne peut manquer d'être recherchée dans nos salons. Auteur des paroles et de la musique, M. Edmond Lhuillier. Le piano, remplaçant l'orchestre, était tenu par M. J. Anschutz.

Avant de servir cet harmonieux Watteau à leurs invités, M. le baron et Mme la baronne de Rothschild ont prié M. Faure de faire entendre ses dernières mélodies. Il s'est mis au piano et a chanté les *Trois Soldats*, de Louis Gallet; les *Myrtes*, de Gustave Nadaud; et le *Bonjour à Suzon*, d'Alfred de Musset.

Faure avait ouvert la soirée par l'Arioso de la *Coupe du Roi de Thulé*, qu'il interprète si magistralement.

Pour témoigner la part qu'elles prennent à la perte si cruelle de la jeune comtesse de Wignacourt, née princesse de Beauveau, nombre de familles aristocratiques, qui ne sont alliées que de loin à la famille de la comtesse, ont pris le deuil.

Plusieurs jeunes femmes, amies de Mme de Wignacourt, ont fait de même.

Cet usage de prendre le deuil quelque temps à la suite de la perte d'un ami s'affirme de jour en jour davantage dans le monde nobiliaire. Il y a là une pratique très touchante et très juste. Les amis ne sont-ils pas des parents choisis?

M. Julien-Alexandre Regnault de Prémèsnil capitaine du génie, chevalier de la Légion d'honneur, fils d'Auguste Regnault, colonel du génie en retraite, épouse Mlle Jeanne-Claudine-Félicité Morel de Villiers, fille d'Honoré-Auguste Morel de Villiers et de Marie-Berthe-Céline Brizard, sa veuve, à Paris.

— M. François-Marie de Minette-Beaujeu, fils du chevalier Amédée de Minette-Beaujeu et de Claire-Marie Labbey de Sauvigny de Froment,

épouse Mlle Mercédès Catalina de los Dolorès Paqual.

L'administration de l'Opéra-Comique vient d'engager une nouvelle cantatrice, Mlle Franck, qui débutera le mois prochain dans « Galathée ». A cette occasion, M. Bouhy jouera pour la première fois le rôle de Pygmalion. A ce même théâtre, on va mettre en répétition l'opéra de M. Ernest Reyer, paroles de Méry, « Maître Wolfram », qui fut représenté au Théâtre-Lyrique. Les rôles sont confiés à Mlle Chapuy et à MM. Coppel et Melchissédec.

L'Exposition gastronomique, culinaire et vinicole, qui doit être ouverte aux Champs-Élysées, à partir du 15 mai prochain, est une excellente et féconde idée. Elle découle évidemment de celle de la création des diners régionaux que le *Sport* a si souvent suggérée aux villes de France, renommées pour l'excellence de leurs produits alimentaires. On a considéré cette idée comme purement fantaisiste, et voilà que non-seulement à Paris elle va se réaliser en partie, mais la ville de Pau se propose d'en faire l'essai à l'époque de son concours régional.

La seule différence entre l'idée du dîner régional et celle de l'Exposition gastronomique de Paris, c'est que dans le premier cas le Parisien ira chercher le dîner, et que dans le second c'est le dîner qui, pour ainsi dire, viendra au devant de lui.

L'Exposition de Paris comprendra tout ce qui se mange et tout ce qui se boit ; ce sera le festival des produits alimentaires de la France, nous y verrons figurer tous les excellents crus de notre pays.

Six départements prendront part au concours régional de Pau et si l'idée des diners régionaux prévaut, ce sont les richesses culinaires de ces départements qui composeront les menus.

Le *Gers* fournira ses excellentes viandes de boucherie, ses eaux-de-vie de Lectoure, ses oies et ses canards de Lombez.

Les *Basses-Pyrénées* ses pâtés, ses poissons de mer, ses fines dorades, ses sardines, sa liqueur d'Andaye, ses fromages exquis et ses fameux jambons qui sont les premiers du monde, en dépit des produits et des prétentions, à cet égard, de l'Angleterre et de l'Allemagne, ces jambons de Bayonne dont Paris même semble perdre chaque jour la tradition.

Les *Landes* ses gigots de pré-salé et ses gibiers d'eau, ses lapins nourris de serpolet et ses poissons de mer.

La *Haute-Garonne* ses fruits, ses terrines variées,

ses conserves d'oie et ses truites, ses pâtés de canard aux truffes.

Enfin le *Lot-et-Garonne*, ses terrines de Nérac savoureuses, ses cuisses d'oie, ses pâtés fins de perdreaux rouges, ses marrons, et son miel de Mezin, etc.

Non-seulement ces régions sont abondantes en produits excellents de toutes natures, mais elles possèdent un art particulier, un art indigène de cuisiner et de façonner leurs produits ; c'est en cela que consiste l'attrait des diners régionaux, — ils ont des mets spéciaux, tout à fait inconnus à Paris, parmi lesquels sont les garbures les plus variées et les pattes d'oie à la mode de Caen.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE PRINTEMPS

PREMIÈRE FIGURINE. — Tunique en taffetas bleu clair à traîne et formant pouff. La partie du dos et du petit côté forment le pouff, il est retenu en dessous, le côté droit est orné d'un nœud à quatre coques et le devant est décolleté en pointe ; un nœud termine cette ouverture, le devant est fermé par des boutons, le bas de la jupe est très long et accompagne la traîne du derrière, le tour de la jupe est orné de trois biais en taffetas d'un bleu plus foncé, manche à la juive ornée d'un jockey avec crevé plus foncé ; le bord de la manche est orné d'un biais pareil au crevé, la manche de dessous est juste, un bouillon avec crevé orne le coude, manchette et collerette Henri IV.

La jupe de dessous est en taffetas pareil au biais qui orne la première jupe, avec un plissé plat, haut de 45 ou 50 centimètres ; le devant est monté sans fronce avec la ceinture, la partie du dos est froncée, quoique cette jupe soit coupée en biais. Souliers de satin bleu, avec nœud béarnais, talons Louis XV.

DEUXIÈME FIGURINE. — Corsage en soie noire, les basques sont très longues et ouvertes derrière, le devant est rapporté en forme de gilet Louis XV, le devant du corsage est découpé et laisse voir le gilet qui est en soie rose, il boutonne droit jusqu'à la taille, le corsage est entièrement garni d'une dentelle noire, surmontée d'une ruche ; manche courte garnie d'une ruche découpée et terminée par un parement rond en soie pareille au gilet.

La tunique qui accompagne ce corsage est plate du devant, elle est arrondie du bas et légèrement relevée sur le côté, la partie qui forme le pouff est très ample dans l'attachement de la ceinture et par le relevage des côtés, il est retenu en dessous par des tirettes, le bas de cette tunique est orné d'une ruche doublée de rose et terminée par une haute dentelle ; une ceinture rose, avec un gros nœud dont les bouts sont garnis de frange, retombe en dessus du pouff.

La première jupe est en biais, le devant est plat, le dos est froncé ; elle est ornée de sept volants froncés, bordés d'un biais rose. Souliers de satin noir, avec nœud Pompadour noir et rose, talons Louis XV.

Pour les articles non signés
Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Helder, 13.



Imp. Rouvier 62 et 5^{te} Ann. Paris

Planche N. 59.

La Gazette rose

1^{er} Mars 1873.

Écoilettes de Printemps.

Écoilettes de la M^{me} Gagelin-Opigox. Rubans de la Glanouse. Coiffures de M^{me} Korot, Pigne Espagnol en écaille de girafe. Mouchoirs de Chapron. Éventails Duvallecoy. Ceinture Régente de M^{me} de Verlusseurs. Japon Empire et Princesse de M^{me} Maunin. Foulards de l'Union des Indes. Chaussures de la M^{me} Souvenot. Parfums et savons de toilette de la M^{me} Violet, fournisseur des Cours Étrangères.

GAZETTE